

de la nature, le travail et l'économie politique et, enfin, le travail et les sciences humaines. Ici, il s'agit de rendre compte de la production des différentes représentations de la notion de travail et du développement de la sociologie du travail. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée au rapport entre le travail et la technique. Là encore, les auteurs n'ont pas fait l'économie d'une approche en profondeur et ils débutent leur synthèse avec l'hominisation et la technique pour finir avec l'automatisation et la dématérialisation du travail. On y retrouve tous les thèmes clés qui entourent les débats sur la technique et le travail. Par exemple, les auteurs proposent une vision très intéressante de la révolution industrielle en refaisant l'historique de l'expression même de « révolution industrielle ». C'est d'ailleurs ce souci de définition qui est une des qualités de l'ouvrage. Enfin, dans la troisième section, l'accent est mis sur le travail comme un acte social. Ici, les auteurs nous présentent l'évolution des débats qui se sont construits autour de la division du travail, des métiers et professions, des mouvements sociaux et de l'emploi et du chômage. Encore une fois, plusieurs sujets sont abordés (par exemple un très bon historique de la classe ouvrière ou encore une belle critique de la « flexibilisation » du travail) et on retrouve des thèmes chers à la sociologie du travail : le métier, la professionnalisation, les qualifications, etc.

Pour terminer, on peut dire que l'ouvrage est à la fois une revue de la littérature et une revue critique des questions entourant le travail. En effet, les auteurs présentent un tableau très complet de la sociologie du travail, notamment en s'attardant sur des questions dont plusieurs ouvrages font souvent l'économie. C'est aussi un outil précieux en termes de référence pour les chercheurs. À ce titre, il faut mentionner la bibliographie remarquable de plus de mille trois cents références françaises en majorité. Enfin, c'est aussi un excellent outil didactique. C'est donc un ouvrage que l'on peut facilement utiliser en classe et son caractère fonctionnel le rend facilement utilisable et abordable aussi bien pour les étudiants que pour les enseignants. Finalement, on peut dire que les débats contemporains sont bien représentés dans l'ouvrage. Toutefois, on aurait souhaité une conclusion sur l'avenir de la sociologie du travail et sur les futurs enjeux qui entourent la notion de travail elle-même, ce qui aurait complété avantageusement l'ouvrage. Ceci, bien entendu, à la lumière du travail considérable qui a été entrepris, ne peut pas vraiment être conçu comme une critique, mais plutôt comme un souhait de voir ces deux auteurs reprendre la plume pour nous parler de l'avenir.

## Note

- 1 La première édition est parue en 2003 chez Octares Éditions.

**Caroline Désy, Véronique Fauvelle, Viviana Fridman, Pascale Maltais** (dirs.), *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte, identité chez Régine Robin*. Québec: Presses de l'Université de Laval, 2007, 306 pages.

Recenseuse : *Michèle Baussant*  
CNRS, LESC, Paris

Ce recueil d'articles autour de l'œuvre de Régine Robin, faisant suite au colloque organisé à Montréal par ses étudiantes et anciennes étudiantes à l'automne 2004, entend faire émerger la figure de cette intellectuelle aux multiples facettes à partir de réflexions sur ses travaux et ses affiliations, tant conceptuelles que personnelles. Plus qu'une analyse, les diverses contributions constituent à la fois une évocation aux accents littéraires des thématiques et des choix d'écriture de Régine Robin et un hommage rendu par des étudiant(e)s, des collègues qui l'ont accompagnée très concrètement dans certaines de ses recherches et expérimentations théoriques, et des intellectuels qui se reconnaissent une parenté conceptuelle avec elle.

À son image, l'hommage qui lui est rendu est riche, complexe, propose des avancées, oblige à des retours, à des mises en perspectives, pose de nombreuses questions, foisonne d'analyses très diverses et personnelles et emprunte de multiples directions : la ville, les langues, la mémoire, la guerre, l'écriture de l'histoire, les sciences humaines et, toujours centrale, la notion d'expérience.

La diversité des auteurs de ce recueil est un premier indice de l'aspect polymorphe de l'œuvre de Régine Robin : intellectuels et chercheurs français, canadiens, anglophones ou québécois, américains, argentins ou allemands, ils l'ont rencontrée sur son parcours aux ancrages multiples, entre l'Amérique et le vieux continent ; qu'ils soient spécialistes de littérature, de sciences politiques, linguistes, sociologues, historiens ou psychanalystes, tous considèrent que leur travail entre, au moins en partie, en écho avec celui de Régine Robin.

Le néologisme indisciplinaire du titre du livre condense bien l'esprit de l'œuvre de Régine Robin tel qu'il est présenté. Il évoque l'interdisciplinarité qu'elle a toujours revendiquée et mobilisée de manière féconde : commençant son parcours intellectuel avec une application pionnière des méthodes de l'Analyse du Discours (AD) naissante en France à l'historiographie lorsqu'elle travaillait à Nanterre, elle n'a eu de cesse, à Paris puis à Montréal où elle exerce aujourd'hui, d'élaborer un style mêlant des motifs sociologiques, historiques, autobiographiques, littéraires et philosophiques—ses références sont, entre autres, Benjamin, Foucault, Freud, de Certeau, Rancière—dans des écrits penchant soit du côté des sciences sociales, soit du côté du roman. Naturellement, cette interdisciplinarité a pour corollaire l'indiscipline, fondée sur la transgression des frontières, le refus de s'enfermer dans des modes compartimentés de décryptage et d'écriture du réel, ainsi que sur l'engagement politique de gauche qui a servi de moteur à sa curiosité intellectuelle et à son désir de réfléchir à plusieurs.

Le sous-titre, *Mémoire, texte et identité* chez Régine Robin, indique l'approche thématique qui est ici proposée. La première partie, sur l'Analyse du Discours (AD), traite de la manière d'aborder les phénomènes discursifs comme des faits sociaux (Mazière), et comment ils s'articulent avec l'idéologie (Angenot). Le travail de Régine Robin s'inscrit dans un débat autour de l'écriture de l'histoire et de l'espace épistémologique qu'elle définit, dans sa relation au récit, à la fiction et aux formes littéraires. À travers les différents textes proposés dans cette partie, est posé le problème de la mise en texte de l'histoire et du schème narratif dans la construction du récit (Goldman), à partir de la sélection, de l'analyse et de la mise en relation de morceaux hétérogènes du passé. Cette question s'avère particulièrement sensible concernant ce que M. Plon nomme « l'irreprésentable » et la représentation, autour desquels se construit la frontière parfois fragile entre la fiction et le discours historique, décalant le débat sur la notion de vérité pour le replacer autour d'une réflexion sur l'intertextualité, la figuration, l'interdiscursivité (Gomez-Moriana) et l'expérience. Sans pour autant catégoriser l'histoire dans le seul ordre du discours et du langage, cette perspective prend en compte la réflexivité des acteurs sociaux, si tant est qu'« Écrire, c'est d'une certaine façon fracturer le monde (le livre) et le refaire », rappelle J. Clément, citant R. Barthes (p.74).

La deuxième partie se penche sur l'analyse de l'imaginaire urbain développée par Régine Robin à partir d'une compréhension à la fois subjective et théorique des villes où elle a séjourné et vécu au cours de son expérience nomade post-moderne. Construire une œuvre qui ne serait « d'aucun bord, d'aucune rive » (E. Jabès, cité par P. Klaus, p. 88), composée de fragments; penser le fragment, le traduire, tâche en abîme (Aronoff), l'élaborer, autour des traces les plus infimes, les plus anodines parfois (Magné), puis le déconstruire, pour rendre compte de la pluralité des mondes, des temps, des espaces à travers lesquels, au fil du texte, le lecteur comme le narrateur pourraient habiter, se promener, comme au hasard, errer et se retrouver, se perdre à nouveau (Mavrikakis). À partir de ces fragments, c'est ainsi la thématique des identités multiples et cosmopolites, au cœur de la ville, qui se trouve au centre des récits littéraires de Régine Robin.

Dans les parties suivantes, les auteurs réfléchissent à la conception de l'identité juive de Régine Robin, pour clore sur sa conception de la mémoire comme multiple et fragile, mêlant le biographique et l'Histoire, et préférant toujours les mémoires alternatives à la mémoire collective officielle. Ainsi, la troisième partie nous mène, à travers la question de la judéité, sur les chemins de l'invention de soi et du déracinement, du déplacement, eux-mêmes susceptibles de générer de nouveaux horizons de pensée (Paterson), et de retrouver cette question de l'errance, de la trace, du rapport à « l'Autre », reconnu comme tel (Nous) ou encore de la langue comme l'un des lieux du processus de créolisation (Fauvelle). Dans un très beau texte, « Les immigrants d'Eva Perón », Viviana Fridman illustre cette problématique à travers la question de la litté-

rature minoritaire, dont elle tente d'élaborer une définition, littérature ici traversée par un projet : celui d'effacer un passé étranger, de se construire une généalogie argentine, de se fabriquer des traces légitimes pour se construire une nouvelle histoire inscrite dans le pays d'accueil. Mais elle montre combien ce projet, miné par le sentiment qui l'anime, celui d'une non-appartenance et d'une marginalité semble-t-il irréductible, aboutit à une forme d'échec qui est aussi aveuglement. Paradoxalement, cette filiation inventée remet systématiquement les émigrants dans une extériorité identitaire, à défaut de fonder l'identité narrative sur une base « réelle » et alors même que des événements de la mémoire familiale se croisent déjà avec l'histoire de l'Argentine.

La quatrième partie s'intéresse plus spécifiquement à un des axes majeurs de l'œuvre de Régine Robin : celui de la mémoire, s'articulant avec des formes fictionnelles (Green), et s'affranchissant ou non « du fétichisme des origines » et des mythologies des premiers temps, pour s'appréhender à travers une position tierce, en tant qu'elle est toujours, une fois l'événement expérimenté, représentée (Lapierre). Aussi est-il nécessaire de revenir sur les malentendus autour du terme et de ce qu'on lui fait recouvrir : s'agit-il des manifestations institutionnelles ou des différentes formes d'expériences du passé ? Par qui l'expression des souvenirs est-elle portée, à quel moment émerge-t-elle, vient-elle faire sens dans le présent, connaît-elle ou non un processus de normalisation ? Et sous quelles formes ? (Mesnard).

Ensemble, ces textes évoquent le foisonnement et la polymorphie de l'œuvre de Régine Robin, illustrés par exemple dans les multiples lectures qui sont faites de son roman *La Québécoise*—comme une œuvre autobiographique, un essai ethnographique, une littérature de l'errance, un travail sur la matérialité de la langue -, tout en dégageant des thèmes récurrents qui traversent toute l'œuvre—la mémoire insaisissable, l'hétérogénéité et la multiplicité de l'expérience, l'errance et le déracinement, l'ancrage social du discours, le croisement de la biographie, du collectif et de la fiction—et dont Régine Robin s'attache à rendre compte par le biais de différentes expérimentations d'écriture.

Au final, si certaines des études de ce recueil valent pour elles-mêmes, en ce qu'elles présentent les propres recherches de leur auteur dans leur parenté avec des méthodes et des concepts chers à Régine Robin, exemplifiant ainsi concrètement leur fécondité, la plupart construisent plutôt des passerelles vers l'œuvre de cette intellectuelle. Elles dessinent, par des témoignages d'amitié et des déambulations interprétatives à travers son style et ses thèmes de prédilection, les contours d'un portrait sensible de Régine Robin, qui suscitent fortement l'envie de se plonger dans ses écrits. C'est d'ailleurs le sens de cette phrase du psychanalyste Michel Plon, l'un des auteurs : « l'envie de se taire s'impose à moi, lecteur, pour ne rien dire d'autre aux autres qu'un « lisez-là » impératif, comme s'il n'y avait rien à ajouter à son dire ».